

La Presse

I . La Presse. 1839-05-08.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

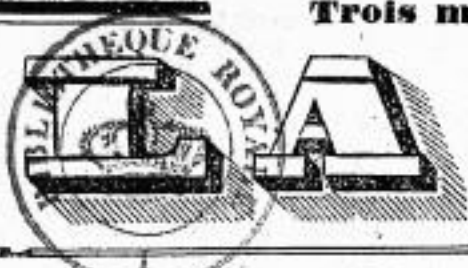
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

ABONNEMENTS
 Datent des 1^{er} et 15 du mois,
 RUE SAINT-GEORGES, 16.



LA PRESSE

ANNONCES
 4 francs 50 centimes la ligne,
 RUE SAINT-GEORGES, 16.

Presse et correspondance étrangères.

Espagne. — On n'a pas encore reçu de détails authentiques sur l'importance et l'issue du mouvement d'Espartero : les nouvelles apportées à St-Sébastien par le *Maseppa*, bateau à vapeur espagnol, sont contradictoires, elles ne s'accordent pas avec les informations venues d'ailleurs. Après l'affaire du pont fortifié de Belazcoain en Navarre, qui a duré deux jours, le général Diego Léon s'est retiré du côté de Pampelune. Les trois pièces de siège placées en batterie par les carlistes sur une hauteur, ont fait perdre du monde aux troupes de la reine ; ce feu terrible a déterminé, dit-on, la retraite des christinos. Elio n'a pas jugé prudent de les poursuivre.

— Don Carlos, arrivé le 27 avril à Durango, s'y trouvait encore le lendemain. Les lettres du quartier-général carliste du 28 avril, ne disent rien de ce qui se serait passé près de Hamales. Le bruit a couru que le général christino Castaneda aurait été blessé en cherchant à frayer pour les troupes un passage à travers les rochers ; on estime qu'Espartero a sous son commandement immédiat 56 pièces d'artillerie dont 22 de siège. Balmaseda qui, après les fusillades d'Estella, s'était rendu auprès de Cabrera, a reçu de ce général l'ordre de rentrer en Castille.

— On écrit de Madrid, 30 avril : « Tous les préparatifs pour la grande fête nationale du 2 mai sont terminés ; on croit qu'elle sera célébrée avec beaucoup d'éclat. Quelques personnes prétendent que, dans la matinée du 2, la *Gazette* annoncera la dissolution des cortès. »

— La *Gazette de Madrid* du 30 avril publie un relevé comparatif des recettes et dépenses pendant le mois de mars. La recette s'est élevée à 242,116,841 réaux. La dépense à 120,202,495. Balance au 1^{er} avril, 121,914,346 réaux.

Le ministre des finances envoie en Catalogne des intendants chargés de percevoir les revenus à Gironne, Tarragone et Barcelonne.

La garde nationale de Madrid a adressé à la reine une représentation sur les maux qui assiegent la patrie.

Belgique. — Bruxelles, 6 mai. — M. Smits, directeur provisoire de la Banque de Belgique, n'était pas encore entré en fonctions samedi, étant retenu par une indisposition. Il est positif que l'on travaille à un projet tendant à relever cet établissement financier, en le mettant à même de rendre au commerce les services qu'il est appelé à lui rendre. La coopération du gouvernement et le concours d'autres institutions financières lui seraient assurés.

— La chambre des représentants se réunit aujourd'hui à trois heures. Cette séance ne sera que pour la forme et pour la présentation de quelques rapports. Il serait possible cependant qu'on discutât de suite les trois projets sur lesquels les rapports sont déjà imprimés et qui ne donneront lieu à aucun débat sérieux. On commence à faire courir le bruit que le général Skrzinecky doit quitter Bruxelles pour se fixer à Londres. Un journal allemand annonce que le général a donné des ordres pour réaliser le peu de fortune qu'il a laissée dans son pays, et qu'il s'établira prochainement en Angleterre. Jusqu'à présent ce ne sont que des conjectures, le général est toujours à Bruxelles, mais il est possible qu'il ne veuille pas rester en Belgique, aujourd'hui que ses services ne peuvent être d'aucune utilité pour le pays ; il ne profitera donc pas du bénéfice de la loi que le ministère de la guerre a présentée pour maintenir au service les officiers étrangers.

Le désarmement continu à s'opérer sans secousse. Le 4^e bataillon du 40^e de ligne est parti hier pour les Flandres, où après avoir déposé les armes il retournera dans ses foyers.

L'*Observateur* s'occupe aujourd'hui de la question de l'Escaut : il prévoit que cette question souleva bien des débats, et que les députés d'Ostende feront de l'opposition. Il fait remarquer que si on ne rembourserait pas le péage, la navigation de l'Escaut serait anéantie, et par suite notre belle ligne de chemin de fer construite à tant de frais deviendrait inutile.

Prusse. — Berlin, 28 avril. — Aujourd'hui le bruit s'est généralement répandu que la clémence du roi avait commuée la peine de l'emprisonnement pendant six mois dans une forteresse, prononcée contre l'archevêque de Posen en une défense de quitter la ville pendant six mois, avec la liberté de se choisir un logement dans une maison particulière. Certaines circonstances accessoires tendent à confirmer cette nouvelle.

Allemagne. — Francfort, 2 mai. — Nous apprenons de bonne source que la diète germanique s'occupera cette fois plus sérieusement des discussions du Hanovre. Ce ne seront pas les nombreuses pétitions qui lui arrivent des diverses parties du royaume de Hanovre, pas plus que les opinions énergiquement émises par plusieurs états de l'Allemagne en faveur de la loi fondamentale, ni même la brochure de Dahmann qui a causé tant de sensation et a obtenu l'approbation de trois universités allemandes, ce n'est pas tout cela qui fera pencher la balance de l'assemblée de Francfort. Celle-ci ne sera guidée que par la seule crainte que la prolongation de l'état actuel du Hanovre ne compromette le repos des autres états. On dit que les ambassadeurs des gouvernements de l'ouest de la confédération se prononceraient pour la prompt décision de

la question hanovrienne ; mais qu'elle n'est nullement portée pour le rétablissement intégral de la constitution de 1833, qu'au contraire l'opinion semble dominer que le roi Ernest serait obligé de présenter le projet d'une nouvelle constitution à la délibération des états, qui seraient convoqués d'après les formes de celle de 1819, et que celle de 1833 servirait de base à la nouvelle, mais avec des modifications propres à concilier l'intérêt du pays et celui de la maison du monarque.

Brunswick. — 30 avril. — Le *Bulletin officiel* contient une ordonnance portant que les membres des états sont convoqués pour le 15 mai.

Etats-Unis. — Philadelphie, 29 mars. — Dans une assemblée du comité des directeurs de la banque des Etats-Unis, tenue le 29 mars à l'hôtel de la Banque, après que les affaires courantes du jour furent terminées, M. Nicolas Biddle, président de cet établissement, annonça l'intention de résigner son poste et prit congé de ses collègues. Ses paroles furent courtes, mais remarquables, non-seulement par un bonheur d'expression qui lui est ordinaire, mais encore par une éloquence pathétique qui entraîna ses vieux et fidèles amis, ses collègues de vingt ans.

Egypte. — Alexandrie, 6 avril. — Les dernières lettres de la Syrie en date du 20 mars annoncent la concentration de l'armée égyptienne près d'Alep où étaient arrivés Ibrahim Pacha, de Damas, et Soliman-Pacha, de Saint-Jean-d'Acre. Avant son départ de Damas, Ibrahim avait révoqué l'ordre de faire une levée de 6.000 hommes. Presque toute la population mâle de la contrée s'était réfugiée dans les montagnes pour se soustraire au service militaire. Mais nonobstant le contre-ordre, tout commerce était interrompu ; les maisons et les boutiques restaient fermées et les rues désertes comme si la peste les avait dépeuplées ; Mehemet-Ali arrivera ici après une excursion de quinze jours ou de trois semaines dans la Basse-Egypte. Achmed-Pacha est nommé ministre de la guerre, et Hussein-Pacha, gouverneur du Caire.

Colonies françaises. — Alger, 27 avril. — Des mouvements qui semblent annoncer quelque prochain acte d'hostilité ont lieu depuis quelques jours dans l'est de la Mitidja ; de fortes patrouilles et des détachements composés de plusieurs compagnies sortent journellement des camps de Kara-Mustapha et du Sandouck pour observer les défilés qui conduisent aux montagnes des Issers. Les ordres émanés d'Alger se succèdent avec rapidité, et enjoignent la plus grande surveillance ; le cours de Boudoux-Nou, qui sépare le territoire français du territoire arabe, est le but de toutes les reconnaissances. Parmi les bruits qui circulent, le plus accrédité est que les Arabes de la montagne ont l'intention de faire une razzia sur les tribus alliées, et même de venir attaquer nos avant-postes.

— On mande de Constantine, 21 avril : « Depuis environ un mois, un des grands-vicaires de M. l'évêque Dupuch, M. Suchet, neveu de l'illustre maréchal, était venu d'Alger et avait préparé pour célébrer les mystères de la religion chrétienne, une ancienne mosquée des mahométans. Son zèle éclairé avait tout à coup donné à ce monument d'architecture orientale l'aspect de nos églises de France, sans toutefois rien changer à la forme orientale de la mosquée. »

« A l'arrivée de l'évêque, à l'entrée de l'église, et dans une allocution simple et touchante, il lui a rappelé que depuis quatorze siècles le christianisme était banni de ces contrées, mais que rentré sous la protection des armes françaises, il allait refluer d'un nouveau lustre. L'évêque a répondu en peu de mots et on a chanté un *Te Deum* en l'honneur de la prise de Constantine. Ensuite la messe a été célébrée. »

« Le lendemain on a célébré un service funèbre pour les braves morts sur la brèche, et pour la princesse Marie, dont la royale mère avait témoigné le désir de voir l'église renaissante de Constantin sous la protection de Notre-Dame des-Sept-Douleurs. »

« Le général, accompagné d'une brillante escorte composée des officiers du 25^e, du 17^e, du 5^e chasseurs d'Afrique, des Spahis, des Turcs, de l'artillerie et du génie, s'est rendu à l'église chrétienne. M. l'évêque, qui était allé quelques instants auparavant bénir le cimetière situé près de la ville, a dit la messe pendant que la musique du 25^e exécutait des morceaux pleins d'une tristesse grave, de Weber et de Cherubini. »

« Après l'éloge funèbre des morts, tombés sur la brèche, M. Dupuch a fait en quelques mots l'oraison funèbre de la princesse Marie avec beaucoup de délicatesse et de vérité. »

Paris, 7 mai.

C'est demain qu'expire le délai d'ajournement voté par la chambre dans la séance de samedi. Demain donc, la proposition d'adresse sera reprise. Est-elle plus utile aujourd'hui qu'il y a cinq jours ? Est-elle plus propre à biter la solution de la crise actuelle ? Nous répondons hardiment : non ! Tout ce que nous avons déjà eu occasion de dire contre ce projet, nous le maintenons, et nous croyons en cela n'avoir pas cessé d'être d'accord avec les esprits

sages et modérés de la chambre. Quelques efforts qu'on ait faits pour donner un sens menaçant à l'ajournement de samedi, nous sommes bien sûrs de ne nous être pas mépris sur les dispositions de la majorité en cette circonstance. La chambre répugnait visiblement à ce débat ; d'avance elle comprenait qu'il n'aurait aucune portée utile, quant au but qu'on disait vouloir atteindre, et qu'il pouvait seulement avoir une portée dangereuse en fournissant un aliment aux calomnies des partis. Aussi, sans avoir encore discuté la question, sans s'en être rendu un compte réfléchi, sur le discours même de l'auteur de la proposition, la chambre s'est-elle empressée de saisir au vol la motion d'ajournement jetée au milieu de quelques paroles de M. le garde-des-sceaux, et malgré toutes les instances de M. Mauguin, malgré toutes les restrictions apportées par M. Girod (de l'Ain), aux inductions qu'on avait d'abord tirées des espérances qu'il avait paru exprimer, la chambre a voté cet ajournement. Dans son esprit, évidemment, ce vote ne portait pas seulement contre la discussion de la proposition, mais bien contre la proposition elle-même. Il émanait d'un bon instinct, et s'il n'était pas plus explicite, c'est que la question avait été posée mollement.

La chambre va se retrouver en face de cette proposition qu'elle n'a pas voulu aborder l'autre jour, espérant qu'une solution viendrait la dispenser de consumer ses forces en débats oiseux et irritants. Puisqu'il en est ainsi, notre avis est qu'il faut cette fois que la proposition soit sérieusement et définitivement discutée. Il est probable qu'il ne manquera pas d'orateurs dans cette assemblée pour en démontrer les inconvénients et en signaler les dangers. D'un autre côté, comme il s'agit avant tout de savoir si la proposition mérite d'être prise en considération, c'est le cas, pour ses partisans, de dire bien nettement, sans équivoque et sans lieux-communs, les résultats qu'ils en attendent. Un grand corps politique ne peut voter une adresse au roi par manière de passe-temps. Ce sont là des précédents qu'on serait impardonnable de créer avec légèreté. Ceux qui proposent ou soutiennent ce projet d'adresse devront donc s'expliquer en toute franchise. Aller vers le roi en de pareilles conjonctures, c'est, si l'on est sincère, vouloir l'éclairer, et lui indiquer des moyens de succès qu'on suppose avoir échappé à sa sagacité. Eh bien ! alors pas de banalités dans l'adresse ; pas de ces phrases qui semblent dire quelque chose et qui ne disent rien ; pas de ces formules qui contiennent un peu de tous les sens et reflètent un peu de toutes les opinions. Ne ressembliez pas à ces gens qui apportent des avis insaisissables, uniquement pour se donner ensuite l'air de conseillers méconnus, et se faire valoir aux dépens d'autrui ; donnez des conseils clairs, positifs, pratiques, que l'on puisse comprendre et appliquer. Si vous êtes en mesure de les lui donner, ces conseils, la royauté les attend et vous les demande, car plus qu'aucun de vous elle aspire au terme de cette longue et déplorable crise. Mais si vous n'avez à lui offrir que des généralités sans valeur, qu'une phraséologie boursoufflée et vide, telle que celle qui caractérise le texte proposé par M. Mauguin, en vérité, ce sera se moquer à la fois de la couronne et du pays ; ce sera jouer à leur égard le rôle de la mouche du coche, laquelle ne poussant rien, n'aidant à rien, ne pouvant rien, fatiguait cependant tout le monde de ses bourdonnements.

En conscience, la chambre ne peut pas s'assigner un tel rôle dans une situation aussi sérieuse que celle où nous nous trouvons. Nous espérons donc qu'elle repoussera le projet de M. Mauguin, parce que, comme nous l'avons démontré il y a trois jours, ce projet ne remplit sous aucun rapport le but qu'on déclare vouloir atteindre. Nous espérons en outre qu'avant de passer à un autre la chambre se demandera si cette affectation de s'adresser au trône aujourd'hui, ne cache pas la pensée d'appeler sur lui exclusivement la responsabilité des difficultés actuelles et des complications qui peuvent survenir. Pour nous, c'est ce côté de la question qui nous a toujours paru le plus grave, et nous engageons tous les amis de la royauté à y réfléchir attentivement.

FEUILLETON DE LA PRESSE.

A NEWSTEAD.

§ II. — Les côtelettes à la victime.

Pendant deux années, tout au plus, le vieux château de Newstead garda le jeune lord Gordon Byron, et fut témoin des orgies dans lesquelles l'imprudent se hâta de vider la coupe des voluptés, comme si on pouvait remplir cette coupe, une fois qu'elle est vide ! Vêtu d'une robe de moine, entouré d'écervelés qui avaient tous ses vices, sans rien posséder de sa haute intelligence, il passait les nuits à boire et à se livrer à mille extravagances bizarres qui tenaient de la folie. La grande et lugubre salle, où le vieux Byron avait rendu le dernier soupir, était précisément le lieu que son héritier avait adopté pour ses fêtes nocturnes. Des chiens, un loup, un ours même, mêlaient leurs hurlements féroces aux cris de ces baveurs, aux paradoxes impies de ces débauchés : la terreur du pays ; ils jetaient partout la désolation dans les familles. Tandis que de jeunes filles, enlevées par la séduction à leurs parents, se voyaient jetées tout à coup, de l'ignorante pauvreté du village au milieu du luxe le plus effréné et le plus infâme, des combats de coqs, des courses au clocher, des luttes de boxeurs, réunissaient autour d'elles tout ce que l'Angleterre comptait de jeunes dissolus, — chevaliers d'industrie, ou pairs du royaume ; comédiens ou poètes, marins ou artistes. — Il suffisait d'avoir acquis quelque renom, n'importe par quel moyen, pour se voir le bien-venu à Newstead ; pour trouver une place à ces banquets, dont se scandalisait l'Angleterre entière. Mais c'était précisément le scandale que voulait avant tout Georges Byron ; le scandale, la gloire grossière et impudente dont il cherchait à rassasier la faim mystérieuse et invincible d'orgueil qui le dévorait. Nuit et jour, le cor de chasse retentissait dans Newstead ; nuit et jour ses hautes cheminées jetaient leurs noirs tourbillons de fumée dans les airs. Tantôt, parodiant une fête catholique, ils sortaient, affublés de surplis, deux à deux, en longues files, répétant gravement les litanies, et tout à coup se jetaient sur les paysannes accourues sur leur passage pour voir un spectacle d'une telle singularité... Le lendemain,

les jeunes filles ivres, échevelées, rentraient chez leurs pères avec tant d'or, que les misérables s'applaudissaient presque du déshonneur de leurs enfants. Tantôt ils jouaient leur vie, montés sur des chevaux à peine habitués à la bride ; ils franchissaient des fosses, escalaient des murs, parcouraient des marais semés de fondrières, et laissaient parfois derrière eux des camarades blessés ou en péril. Mais n'importe ! ne devaient-ils pas suivre ! ne devaient-ils pas imiter leur maître ! leur modèle ! leur orgueil à tous !... Georges ! l'indompté Georges, dont jamais un sourire n'effleurait les jeunes lèvres, et qui se livrait, sérieux et triste, à toutes ces excentricités extravagantes, remèdes violents et sans effet sur son ame blasée. Puis on rentrait au château, haletants, couverts de boue, accablés de fatigue ; une coupe passait de main en main, resplendissante de la flamme du punch... C'était le crâne détreffé d'un abbé du vieux monastère ! — Puis on courait prendre place devant un théâtre, et des comédiens jouaient sur ce théâtre des drames horribles. Heureux quand la débauche et une poésie dissolue ne s'emparaient pas de la scène !

Une nuit, les cris ne se firent pas entendre, les cent fenêtres du château ne jetèrent pas dans la campagne, à travers la feuillée des bois, la lueur étrange de leurs yeux de flammes ; les tourbillons de fumée vomis par les cheminées ne s'élevèrent pas vers le ciel. Tout devint muet, immobile, désert... Et vingt-trois ans s'écoulèrent avant que les portes de l'antique manoir se rouvrirent.

Durant ce long intervalle d'années, Newstead, abandonné aux soins du vieux intendant Murray, devint un peu la propriété de tous les voisins. Les paysans coupaient sans façon, dans la forêt, le bois dont ils avaient besoin. Le poisson des étangs alimentait la table de chacun, et les châtellains des environs ne se faisaient point scrupule de disputer aux braconniers, par des chasses réglées, le gibier des immenses parcs. Parmi les plus intrépides et les plus fréquents dévastateurs des cerfs et des daims de Newstead, on remarquait sir Lamb, marié depuis cinq ou six ans à une des jeunes femmes les plus riches, les plus belles et les plus spirituelles de Londres. Le sans-façon avec lequel le lord usait des propriétés de son voisin était d'autant plus singulier, que sa femme avait publié un roman satyrique, dans lequel elle désignait, sous le pseudonyme le plus transparent, Georges Byron qu'elle accablait d'injures et d'outrages. Peut-être lord Lewis Lamb, qui ne se piquait point d'ailleurs d'être grand feuilletonneur de livres, n'avait-il point lu le libelle de la mordante lady ; peut-être croyait-il de bonne guerre de continuer, aux dépens du gibier de lord Byron, les hostilités déclarées par sa femme au lord lui-même. Quoi qu'il en soit, ses équipages de chasse ne sortaient

guère des forêts et des parcs de Newstead, et ses halais joyeux, les fanfares de ses cors, les aboiements de ses meutes venaient bruir et éclater jusque sous les murs du manoir abandonné.

Un jour qu'il poursuivait un daim et que le pauvre animal, acculé contre la porte même du château, défendait faiblement sa vie déjà dans la gueule des chiens, sir Lamb aperçut tout à coup par l'extrémité de l'avenue, sur une hauteur, un cortège de trois voitures escortées d'hommes à cheval, et qui semblaient se diriger vers Newstead. Ce spectacle inaccoutumé, dans un pays où ne se trouvaient d'autres riches propriétaires que sir Lamb, étonna singulièrement le lord, et il piqua des deux pour aller au-devant du convoi. Au détour de l'avenue, il se trouva face à face avec un de ses anciens amis, sir Hobhouse qui devançait les voitures à franc étrier, sans autre suite qu'un domestique.

Sir Lamb et sir Hobhouse échangèrent un salut amical et se pressèrent la main. Puis, comme le premier accablait de questions le nouveau venu, ce dernier se tourna vers le domestique, lui remit une clé, lui donna quelques ordres et descendit de cheval, en invitant son ami à en faire autant.

— Le devoir qui m'amène en ces lieux ne me permet point, dit-il, d'accepter votre invitation de vous accompagner à votre château et de présenter mes respects à lady Caroline. Il faut que j'attende ici les voitures qui me suivent ; mais nous pouvons nous asseoir sur le gazon et causer librement.

— Le maître de ce château revient donc l'habiter ? demanda sir Lewis, mécontent de voir ses chasses compromises.

— Lord Byron revient habiter ce château, pour ne plus le quitter désormais, répliqua sir Hobhouse, en laissant échapper un soupir.

— Et qu'est-il donc devenu depuis vingt-cinq ans ? s'écria sir Lamb, plus mécontent que jamais ; pourquoi a-t-il si long-temps abandonné ses domaines ? pour quoi revient-il les habiter après une pareille absence ?

— Il a quitté ses domaines, parce qu'une voix impérieuse et fatale lui montrait de loin une couronne aussi brillante que funeste : la gloire. Inquiet, agité, fiévreux, lord Byron, las des orgies et des joies brutales de Newstead, est venu à Londres publier deux ouvrages successifs : l'un intitulé *Heures d'oisiveté*, ne trouve que d'amères critiques ; le second : *Des Poètes anglais et des Critiques écossais*, n'eut d'autre succès que le scandale inévitablement produit par un pamphlet spirituel. Désabusé de sa vocation de poète, il tourna ses regards vers la vie politique et s'occupa de sa réception à la chambre des lords. Le mauvais vouloir de ses futurs collègues opposa mille obstacles à cette réception, et quand elle eut lieu

L'attitude des 221 déconcerte de plus en plus l'Opposition. Ce matin le *Courrier français* se répand en doléances sur ce fait nouveau, inouï, inexplicable, que les 221 ne se sont pas débarrassés de la suite de la retraite du 15 avril. « Ce que nous signalons, dit-il, est sans exemple. Quand un ministère est le produit d'une majorité, on ne peut pas le renverser sans briser du même coup le parti qui le soutenait. Ici, l'on n'aperçoit rien de semblable. Le ministère du 15 avril s'est déclaré vaincu, mais les 221 ne se sont pas séparés. Qui les retient cependant ? d'où leur vient cette force de cohésion ? etc., etc. »

Nous citons ces paroles, parce qu'elles prouvent combien jusqu'ici l'Opposition s'était abusée sur le caractère des hommes politiques avec lesquels nous nous honorons de faire cause commune. L'Opposition s'était imaginé, et le *Courrier* le répète encore très naïvement ce matin, que les 221 n'avaient ni principes, ni convictions personnelles; qu'ils suivaient le ministère du 15 avril seulement parce qu'il était là, et comme ils en auraient suivi un autre, si un autre avait pris sa place. Renverser le 15 avril était donc pour elle toute la question : la cause monarchique et conservatrice lui paraissait devoir tomber nécessairement avec le cabinet. De là, cet acharnement sans exemple contre les personnes qui composaient ce cabinet.

Le 15 avril renversé, on s'appretait à ramasser les dépouilles. Mais que vit-on ? Il n'y avait rien de changé, il n'y avait qu'un ministère de moins. Toute l'armée constitutionnelle se retrouvait à son poste, calme, résolue, dévouée, n'ayant fait aucune perte irréparable, puisque les chefs qu'on avait forcés de quitter les têtes de colonnes, s'étaient aussitôt, simples soldats, confondus dans les rangs qu'ils commandaient la veille.

Le désappointement a été grand alors. On s'est vu forcé de compter avec ces centres dont on avait espéré avoir si bon marché, et l'on a pendant quelques jours grimaqué certaines tentatives de transaction. Mais quel amer dépit couve sous ces avances contraintes ! On peut voir en quels termes il éclate aujourd'hui.

C'est à la cour, bien entendu, que le *Courrier français* s'en prend de la fidélité et du dévouement que les 221 montrent pour leur drapeau. C'est la cour qui les maintient par un lien mystérieux ; c'est la cour qui les fait mouvoir comme des automates sans volonté et sans intelligence ! Nous ne nous arrêtons pas à repousser ces sottises déclamatoires. Nous les constatons seulement comme preuve des déceptions qu'éprouvent en ce moment les profonds politiques de l'Opposition.

Après cela, nous conviendrons sans peine que ce spectacle est nouveau. Oui, jusqu'à présent il a été fort rare de voir une armée retrouver dans sa défaite assez d'énergie pour arrêter ses vainqueurs ! Mais c'est précisément ce qui donne à ce spectacle un caractère noble et glorieux ! L'Opposition s'en indigne et le maudit ; elle a bien ses raisons pour cela. Quand on n'a su, comme elle, que montrer dans le triomphe une impuissance ridicule et de mesquines rivalités, on doit nécessairement ne rien concevoir à l'organisation vivante d'un parti qui ne s'ébranle pas, et ne crie pas saute qui peut, parce que quelques uns de ses chefs sont tombés.

Nous croyons utile de reproduire le texte du projet d'adresse déposé par M. Mauguin, et dont la prise en considération doit être discutée demain à la chambre :

- « Le soussigné propose à la chambre de soumettre au roi une humble adresse pour supplier S. M. de mettre un terme aux anxiétés du pays et de constituer, en usant de sa prérogative, un ministère qui ne soit point provisoire.
- « Il témoigne aussi le désir que dans cette adresse la chambre exprime le vœu de voir la couronne choisir ses ministres parmi des hommes qui, dévoués à la conservation de l'ordre, soient dévoués en même temps et pour le mieux consolider, aux principes d'un progrès constant, mais sage et raisonné ;
- « Qui, au dehors, sachent maintenir la paix sans faiblesse, et au dedans s'occupent sérieusement de la diminution des charges publiques ;
- « Qui accordent à l'industrie une protection active et sincère, s'appliquent sans cesse à pourvoir à tous les besoins du pays, et soignent de la morale publique, ennemis de la corruption et des abus, s'attachent à conquérir la majorité dans les chambres et les collèges, non par l'intrigue et par la dissimulation, mais par l'habileté, la franchise et la loyauté de leurs actes. »

ce fut sans éclat, sans un introducteur, sans un ami pour accueillir le jeune pair. Reçu par des huissiers, il répondit avec sécheresse à quelques paroles bienveillantes du chancelier lord Eldon, s'assit, durant quelques minutes sur les bancs de l'opposition et sortit humilié et la rage au cœur... Le lendemain, une satire, dans laquelle la chambre haute n'était pas épargnée, mit toute la ville de Londres en émoi. Le lord-poète comprit, qu'après un tel éclat de scandale, il ne lui restait plus qu'à quitter l'Angleterre. Il écrivit son testament, assura un sort à sa mère, et, seul avec moi et une jeune fille revêtue du costume d'homme, il partit et arriva en quatre jours à Lisbonne. Nous traversâmes en courant le Portugal, une partie de l'Espagne, Séville et Cadix. Nous abordâmes à Gibraltar, et à Malte, une aventure galante valut à Georges un duel. Nous mîmes à la voile pour l'Albanie. Après avoir séjourné à Missolonghi, à Preveza, à Janina, lord Byron alla chercher Ali-Pacha, jusqu'à Tébelen. Il lui tardait de voir cette grande et sauvage figure, souillée de tant de sang et empreinte d'un caractère à la fois barbare et sublime. Ali et Byron devaient se comprendre; une sorte d'amitié les unit pendant trois mois l'un à l'autre. Mais bientôt sir Georges se lassa du féroce lion qu'il avait quelque temps apprivoisé, et partit brusquement pour la Morée; puis il s'établit à Athènes et résolut d'y passer l'hiver. Logé dans la maison de la veuve d'un consul anglais, il en partait chaque jour au lever du soleil pour parcourir les environs de cette glorieuse ruine de l'antique Grèce, et la vue de tant de splendeurs déchues lui remit de la poésie dans l'âme et au cœur. Il écrivit deux petits poèmes où se révélait le grand génie qui ne devait point tarder à éclater en lui. Le printemps venu, il partit pour Smyrne; explora la Troade et renoua la fableux exploit de Léandre, en traversant l'Hellespont à la nage. Nous revînmes encore passer une année en Grèce, et nous faisons les préparatifs d'une expédition en Egypte, quand, tout à coup, cette grande ardeur d'impétuosité, ce besoin impérieux, insurmontable de mouvement s'éteignirent dans son cœur. Atteint de nostalgie, il ne rêva plus qu'à l'Angleterre, et il se mit à former mille projets de repos, de calme et de vie tranquille au coin du feu, dans le vieux domaine de Newstead. Pour Byron, projeter et réaliser n'était qu'une seule chose. Nous revînmes donc à Londres, où l'attendait un grand malheur, la mort de sa mère. Ce fut un coup douloureusement fatal, un remords inexorable pour mon ami, qui n'avait pas toujours été bon fils; pour lui qui plus d'une fois avait déchiré le cœur de cette pauvre femme !... Je vins seul, durant la nuit, déposer dans les caveaux de Newstead les restes mortels de lady Gordon, et je retournai près de mon ami,

Actes officiels.

GUERRE. — M. Cubières, ministre de la guerre, dans l'intérêt de l'armée comme dans celui de la considération due aux généraux qui la commandent, à l'effet de restituer aux chefs combattants la part entière des honneurs militaires qui leur appartiennent, et pour que le défilé de parade ne soit plus confondu désormais avec le défilé de clôture des revues administratives, a proposé à S. M. l'arrêté suivant, qui a reçu la sanction royale :

1^o Le défilé par pelotons ou divisions, enseignes déployées, musique et tambours en tête de la colonne, soit à titre d'honneurs militaires, soit comme clôture d'inspection, est exclusivement attribué aux commandans en chef ou supérieurs, aux officiers-généraux, aux chefs de corps et aux officiers supérieurs qui les remplacent ;

2^o Après la revue administrative, les compagnies ou escadrons conduits par les capitaines et sous la direction des chefs de bataillon ou d'escadron défilent, les compagnies par le flanc, les escadrons en marchant par deux devant l'intendant militaire ou le sous-intendant ou l'adjoint, placé entre le colonel et le lieutenant-colonel; le major se tient à la droite du colonel, les tambours défilent à la tête de leur compagnie, les trompettes en tête de leur escadron; le peloton hors rang défile en tête des compagnies et des escadrons, les officiers, cavaliers et soldats portant leurs armes ou ayant le sabre à la main.

3^o Sont et demeurent abrogées toutes les dispositions contraires à la présente décision et résultant des ordonnances antérieures, des réglemens sur la solde, et notamment des ordonnances du 19 mars 1825, du 2 novembre 1835 et de la décision royale du 8 juillet 1823.

INTÉRIEUR. — Le roi, par diverses ordonnances en date des 15, 17, 21 et 29 avril dernier, a nommé aux places de maires et d'adjoints dans les villes ci-après, savoir :

Maire de la ville de Rodez (Aveyron). M. Yence.
Maire de Bourbiac (Côtes-du-Nord). M. Lecoq, adjoint, M. Lemoigne.
Adjoint au maire de Combourg (Ille-et-Vilaine). M. Delamare.
Maire de Paramé (Ille-et-Vilaine). M. Haremborg, adjoint, M. Renaud.
Maire de Rive de Gier (Loire). M. Robichon, adjoint, MM. Ninquier, Clerc.
Maire de la ville d'Evron (Mayenne). M. Beauvais, adjoint, MM. Templer, Lebail.
Adjoint au maire de Metz (Moselle). M. Germain.
Maire de Vaise (Rhône). M. Millet, adjoint, M. Erhard.
Maire de Lohans (Saône-et-Loire). M. Petiot.
Adjoint au maire du 5^e arrondissement de Paris (Seine). M. Vée.
Adjoint au maire de la Chapelle (Seine). M. Gourland.
Adjoint au maire de Provins (Seine-et-Marne). MM. Mattelin, Viot.
Adjoint au maire de Versailles (Seine-et-Oise). M. Demanche.
Maire de la ville d'Amiens (Somme). M. Boistel-Duroyer.
Maire de Noirmoutiers (Vendée). M. Palvadeau.
Maire de Saint-Jean-du-Mont (Vendée). M. Burgand.

Chambre des Députés.

ORDRE DU JOUR DU MERCREDI 8 MAI 1839. — A midi, réunion dans les bureaux. Suite de l'examen du budget pour 1840. — A deux heures, séance publique. Communication du gouvernement. — Reprise de la discussion sur la prise en considération de la proposition d'adresse faite par M. Mauguin.

Nouvelles et faits divers.

Hier, dans la matinée, le roi a travaillé avec MM. les ministres de la justice et de la marine.

A midi, LL. AA. RR. les infans d'Espagne ont été reçus par la reine.

Dans la soirée, LL. MM. ont reçu MM. les ministres des affaires étrangères, des finances et de la marine, M. le maréchal Soult, M. le chancelier de France, M. le comte Sébastiani, ambassadeur de France à Londres, M. le comte d'Hausersaert et Mme la marquise princesse de Wagram.

Aujourd'hui à midi, le roi a passé en revue les trois régimens d'infanterie de ligne et les trois régimens de cavalerie légère qui vont cesser de faire partie de la garnison de Paris. S. M. était accompagnée de LL. AA. RR. les ducs d'Orléans, de Nemours et d'Angoulême, de S. A. R. le duc de Wurtemberg, de M. le maréchal Gérard, et de MM. les lieutenans-généraux Pajol et Darriule.

Les régimens d'infanterie étaient en bataille dans la cour des Tuileries, et les régimens de cavalerie sur la place du Carrousel.

Le roi est monté à cheval et a parcouru successivement les rangs de ces différens corps. S. M. s'est placée ensuite devant le pavillon de l'horloge où les régimens ont défilé devant elle, aux cris de : Vive le roi ! Ces cris ont été répétés par les groupes nombreux qui stationnaient sur la place du Carrousel.

Le maire d'Honfleur a communiqué au conseil municipal de cette ville, une lettre par laquelle il est informé que le prince de Joinville, accédant à sa demande, se propose, dans un des voyages qu'il fera à Cherbourg, pour l'armement de sa frégate la *Belle-Poule*, de passer à Honfleur, pour y poser la première pierre de la nouvelle jetée.

Le *Courrier du Bas-Rhin* annonce que les députés de l'industrie colonnière de l'Est ont présenté à la chambre des députés une pétition tendant à obtenir le rapport de la législation qui régit le tarif des droits sur les cotons. Les pétitionnaires proposent :

1^o De réduire à 5 fr. la différence entre les cotons d'Amérique venus en droiture et ceux qui proviendront des entrepôts, et qui ne paieraient plus que 25 fr. au lieu de 30.

2^o De traiter de la même façon les cotons du Levant, soit qu'ils viennent des lieux d'origine, soit qu'ils viennent des entrepôts, et de leur appliquer uniformément le droit de 1 fr.

3^o D'autoriser l'entrée par les frontières de terre, des cotons de toutes

provenances, moyennant le droit de 35 fr.

4^o De réduire ce droit à 25 fr. pour les cotons introduits par Strasbourg et directement importés de Hollande par bateaux français.

5^o Enfin de porter la prime sur les cotons filés et tissus écrus et blancs à 35 fr., et celle des indiennes à 45 fr.

On sait que la loi du 28 avril 1816, qui est la base fondamentale de notre système de douanes, a fermé les frontières de terre à l'introduction des denrées coloniales, afin d'en réserver exclusivement l'importation à notre commerce maritime. Il s'agit, d'après la pétition, de modifier cette loi ; et l'on peut voir que cette pétition est d'une haute gravité.

M. J. Herschel, célèbre astronome de l'Angleterre, héritier d'un nom qu'avait déjà illustré l'astronomie, assistait aujourd'hui lundi à la séance hebdomadaire de l'Académie des Sciences, où M. Arago lui a servi d'introducteur.

M. Aubanel, directeur du pénitencier de Genève, est depuis quelque temps à Paris.

On termine en ce moment la restauration du portail de la cathédrale de Saint-Denis. Napoléon fit commencer ce travail en 1806; depuis, on y a dépensé près de huit millions de francs.

La goëlette la *Mésange*, capitaine Holker, lieutenant de vaisseau, est arrivée à Toulon le 5 mai. Ce bâtiment vient de Smyrne. — Le brick le *Volage*, capitaine Gressien, lieutenant de vaisseau, est arrivé à Toulon le 5 mai. Ce bâtiment vient d'Oran. — La goëlette la *Daphné*, capitaine Collier, lieutenant de vaisseau, est partie de Toulon le 6 mai. Ce bâtiment se rend à Terre-Neuve.

Au 30 avril, le montant des souscriptions réalisées pour les victimes du tremblement de terre de la Martinique, avait atteint le chiffre de 156 mille 880 fr. 40 cent.

C'est le 1^{er} mai, jour de la fête du roi, qu'a été posée à Grenoble la pierre historique du pont maintenant en construction sur l'Isère.

On écrit de Toulon, 1^{er} mai :

D'après l'invitation des autorités maritimes et militaires, les sous-officiers de la marine et ceux du 11^e de ligne se sont réunis aujourd'hui à l'effet d'amener un rapprochement. Leurs démarches ont eu un succès complet. La consigne a été levée et les marins comme les soldats du 11^e prennent part aux réjouissances publiques qui ont lieu pour la fête du roi.

Vingt-et-un baleiniers sont arrivés au Havre dans l'espace de quelques mois, les uns venant de la Nouvelle-Zélande et les autres de l'Océan Pacifique. Les premiers de ces navires, plus heureux que ceux qui n'ont fréquenté que les côtes du Chili et du Pérou, ont réussi à rentrer au bout de deux saisons avec des chargemens presque complets.

Des chefs d'ateliers des premières maisons industrielles de la capitale sont partis hier en grand nombre pour le Havre, où ils vont s'embarquer pour Saint-Petersbourg.

Le général carliste Basilio Garcia, le général carliste Vivanco, sa femme et sa fille, exilés par ordre de Maroto, sont passés le 2 mai à Toulouse. Ils se rendent à Angoulême, résidence qui leur a été assignée par le gouvernement français.

La brochure publiée récemment par M. Andraud sous ce titre : *de l'Air comprimé employé comme moteur*, a fait sensation dans le monde savant et industriel; une société s'organise pour éprouver, par une série d'expériences faites sur une grande échelle, la théorie de cet ingénieur, et un journal annonçait dernièrement que les propriétaires de l'ancienne fonderie de Chailot venaient de mettre à sa disposition leurs vastes ateliers, en même temps que leurs machines et leurs ouvriers. Avant peu nous saurons à quoi nous en tenir sur la valeur d'un agent dynamique dont l'emploi a déjà occupé beaucoup d'esprits, soit en France, soit à l'étranger, mais qui n'a encore reçu que des applications trop restreintes, pour jouer dans l'industrie le rôle important auquel il semble appelé. M. Andraud, qui ne prétend dépouiller personne du mérite de ses découvertes, appelle tous ceux qui se sont occupés de recherches analogues aux siennes à profiter du bénéfice des expériences auxquelles il va se livrer : il croit avec raison que le concours de toutes les lumières et la puissance de l'association sont en toutes choses, et particulièrement en industrie le seul moyen de féconder une multitude de tentatives.

Un Anglais, M. Wilkinson, a inventé une carabine qui tire sept coups simultanément. Des essais viennent d'être faits à Nottingham. On a constaté la précision des coups tirés et la légèreté de cette arme. L'appareil cylindrique qui renferme les sept charges est à la fois simple et sûr. Dix hommes armés de cette manière en valent 70.

Les habitants de Chury (Saône-et-Loire) se proposent, dit-on, de faire une souscription pour élever une statue au célèbre peintre Prudhon, qui a reçu le jour dans cette ville.

Le moule de la statue de Jean Gutenberg, inventeur de l'imprimerie, vient d'être terminé par M. David, d'Angers, membre de l'Institut. Cette statue, qu'on s'accorde à considérer comme le chef-d'œuvre de ce grand artiste, sera incessamment coulée en bronze. Elle doit être érigée dans la ville de Strasbourg, près la maison dans laquelle Gutenberg fit, il y a quatre siècles, les premiers essais de son art merveilleux.

Une jeune fille ayant été enlevée dans le quartier franc de Salonique, les habitants hellènes accusèrent les israélites d'être les auteurs de ce rapt, tandis que ceux-ci en accusèrent les Hellènes : on ne sait comment on fit courir le bruit que la jeune fille avait été déposée chez les lazaristes français : le chef de la police se présenta alors au consulat de France pour la réclamer, mais s'y étant conduit d'une manière inconvenante, le consul français demanda la restitution de cet agent : le pacha de Salonique s'est empressé de faire droit à cette demande.

La fièvre typhoïde règne dans plusieurs communes du département des Ardennes. Elle a fait déjà de nombreuses victimes dans le village de Montey-Saint-Pierre et dans ceux de Singly et de Saint-Marceau.

Le 29 avril, à eu lieu à Madrid un combat de taureaux : Léon, le premier épée, a été blessé; un porte-drapeau a été tué, un autre blessé; deux

qu'un nouveau chagrin ne tarda point à frapper : le trépas inattendu du jeune Mathews. Or, c'était entre sa mère et Mathews que lord Byron voulait mener la vie paisible et reposée qu'il rêvait naguère en Grèce.... Pour s'étourdir, il se jeta dans une vie agitée; il parut à la chambre des lords et y prononça un discours plein d'éloquence contre les mesures rigoureuses appliquées aux émeutes d'ouvriers; puis il écrivit et il publia *Childe Harold*. Je n'ai pas besoin de vous rappeler l'impression profonde et sans exemple produite dans toute l'Angleterre par ce poème admirable.

Non, répliqua sir Lamb, quelque étranger que je puisse rester aux choses littéraires, je dois avouer que j'ai, comme tout le monde, entendu parler de ce poème.

Le *Glaive* suivit, la *Fiancée d'Abydos* et le *Corsaire* lui succédèrent... Et cependant, au milieu de tant de gloire, lord Byron était bien loin de se trouver heureux. Dégouté de la vie brillante et agitée qu'il menait, las de succès, qui n'intéressaient même plus son amour-propre et qui ne remplissaient point, hélas ! le vide de son cœur, il résolut de demander au mariage un bonheur qu'il n'avait trouvé nulle part, et il épousa miss Bilbanks, jeune, belle et savante lady. Byron, à peine devenu père, vit sa femme se séparer de lui et se réfugier chez son père. Eperdu, désespéré, au lieu d'imiter la sage et pudique réserve de celle qu'il avait outragée, il appela le bruit sur cette séparation, et produisit un scandale qui rejaillit tout entier sur lui-même. Au scandale se joignit le ridicule cruellement exploité par les ennemis de son génie et de sa gloire; au ridicule vinrent se joindre le dérangement de sa fortune, les haines politiques et les tracasseries, conséquences inévitables d'une si déplorable position. En 1816, il quitta de nouveau l'Angleterre, et jura de ne plus remettre le pied sur son sol inhospitalier et maudit. La Belgique et la Suisse le reçurent d'abord. Mais ni l'accueil flatteur de Mme de Staël, ni l'amitié de Shelley, ni ses courses aventureuses avec ce misanthrope matérialiste, ne rendirent la paix à sa grande âme blessée. Lewis, auteur bizarre du *Moine*, vint s'unir au couple étrange, et il résulta du contact de Byron avec ces deux hommes singuliers, une suite aux chants déjà publiés de *Childe Harold*, *Manfred*, et cette sublime nouvelle en vers nommée le *Prisonnier de Chillon*.

Las et dégouté de la Suisse, comme il s'était lassé et dégouté de l'Angleterre, l'infortuné alla demander à Venise de faciles voluptés, des promenades en gondoles et les inspirations des lagunes. Là, presque tous les matins, on le voyait, la rame à la main, conduire lui-même sa gondole vers la petite île où s'élève le monastère de Saint-Lazare, afin d'é-

tudier, sous le père Paschali, la langue arménienne; comme si l'étude pénible et mécanique d'une langue pouvait, pour apaiser le trouble de son âme, ce que rien n'avait pu faire jusque là. Puis il quittait le savant religieux, venait se jeter à corps perdu dans toutes les extravagances du carnaval vénitien; écrivait le drame de *Faliero*, créait le *Mystère de Cain* et commençait *Don Juan*.... Ce fut alors qu'il rencontra la blonde, la belle, la naïve Guiccioli. Grâce à la facilité des mœurs italiennes, il put se dévouer tout entier à la douce créature par laquelle l'amour rentrait dans un cœur qui se croyait pour jamais fermé à l'amour ! Mais quelque complet que fût ce dévouement, quelque ardente que fût cette passion, ils ne suffisaient pas à l'ardeur de l'âme énergique de Byron. Il se fit donc conspirateur et devint carbonaro. La proscription frappa les carbonari. Le comte Gamba, père de la comtesse Guiccioli, fut exilé avec sa famille, et le titre de pair anglais sauva seul lord Byron de graves périls. Alors, désespérant d'affranchir l'Italie, il tourna les yeux vers la Grèce, et après avoir été rejoindre à Pise sa belle maîtresse; après avoir perdu une fille naturelle qu'il aimait éperdument; après avoir vu périr sous ses yeux son ami Shelley dans une promenade de mer, sur le golfe de la Spezzia, il quitta la Toscane et vint s'établir à Gènes. Ce fut de cette ville qu'il s'embarqua pour la Grèce avec le corsaire Trelawney et le comte Gamba, père de la comtesse Guiccioli.... Hélas ! l'affranchissement de la Grèce était un rêve impossible à réaliser, comme tous les autres rêves de Byron ! Il croyait venir en aide à des héros, il ne trouva que des brigands. En vain, il sacrifiait sa fortune et sa vie à cette grande cause; les mesquines passions des chefs, la brutale avidité des soldats rendaient inutiles son généreux dévouement et ses nobles efforts. C'était sans cesse des révoltes des troupes soulevées qu'il fallait apaiser ! de misérables intérêts personnels auxquels il fallait satisfaire, de stupides volontés qu'il fallait vaincre !

Un matin, le jour de Pâques, une horrible tempête éclata sur Missolonghi; la pluie tombait par torrens; la foudre éclatait et mugissait, la nature semblait bouleversée. Ce fut au plus violent de cet orage, que lord Byron, agonisant depuis trois jours, murmura d'une voix défaillante : *Je vais dormir, je vais me reposer....* Et voici la dépouille mortelle du grand poète, que je viens enterrer près de sa mère, dans le tombeau de ses aïeux, dit sir Hobhouse, qui s'interrompt en montrant le convoi funèbre arrivé à l'entrée de l'avenue de Newstead.

Tandis que l'ami de lord Byron allait au-devant du cercueil, sir Lamb remonta à cheval, et courut rejoindre les personnes qui chassaient avec lui : parmi elles, se trouvait lady Caroline, sa femme.

piquiers, et parmi eux le fameux Seville, ont été très maltraités. On compte quinze chevaux tués.

— Nous citons il y a quelques jours, sous le titre *voilà au mariage*, un tour joué à une bonne femme de la campagne dans l'église Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle. Il est à croire que quelque industriel exploite ce lieu saint, car le même tour vient d'être joué à M. M..., ancien notaire, dans la même église, et encore à l'occasion d'un mariage.

M. T... assistait donc hier à la bénédiction nuptiale d'une de ses parentes. Toutes les personnes invitées étaient d'une condition élevée, et certes on aurait eu peine à s'imaginer qu'un voleur de profession pût se mêler à cette foule brillante : c'est cependant ce qui a eu lieu. M. T... est un grand piqueur ; il aspire une pincée de *Macoubae* toutes les trois minutes, ainsi qu'il a été constaté dans le procès-verbal du commissaire de police, auquel il a fait plus tard sa déclaration.

Or, ce jour-là, l'ancien notaire portait une superbe boîte en or massif, riche cadeau que lui avait fait un de ses clients. Par suite de l'habitude régulière de M. T..., le voleur devait donc bien prendre son temps, car il n'avait que trois minutes à lui ; il réussit à l'aide d'une prestidigitatation habile à enlever la riche tabatière que M. T... avait l'habitude de placer dans sa poche de côté de son habit. Lorsqu'au bout de la troisième minute l'ancien notaire s'aperçut du larcin, il ne vit autour de lui personne sur qui ses soupçons pussent tomber. Il s'est borné à faire sa déclaration chez M. Dussart commissaire de police, dont le bureau est voisin de l'église, et s'est estimé heureux de ce que le magistrat a pu, pendant la rédaction du procès-verbal lui offrir, de temps en temps quelques prises de tabac.

— Hier soir, le nommé Renaud, homme encore jeune, marié et père de famille, demeurant rue de Berzy, 6, était, depuis quelques instants, en butte aux reproches de ses camarades qui lui reprochaient sa fainéantise et l'état d'ivresse dans lequel il se trouvait en ce moment. A ces reproches, Renaud ne répondit que par ces mots : « Au revoir, camarades ! » Et, s'approchant du parapet du canal, il s'élança en avant, la tête la première. Les nommés Gauthier et Vié, ouvriers des ports, se jetèrent à son secours et parvinrent, après beaucoup d'efforts, à le ramener sur la berge ; mais il était trop tard ; Renaud avait cessé de vivre.

— Un jeune ébéniste, nommé Cognéux, demeurant rue de Charenton, honnête et laborieux ouvrier, donnait depuis quelque temps des signes de tristesse et d'hypochondrie dont sa famille et ses amis s'inquiétaient avec raison. Hier, ce malheureux s'est asphyxié dans son domicile, en allumant un réchaud de charbon. Pendant que le gaz délétère se développait, Cognéux, assis devant une table, retraçait sur le papier les diverses sensations par lesquelles le faisaient passer les progrès de l'asphyxie. On a trouvé près de lui une espèce de testament, par lequel il instituait sa légataire universelle, une jeune personne avec laquelle il entretenait des relations intimes.

— Dimanche soir, à la hauteur du Point-du-Jour, un certain nombre de voitures bourgeoises ont été assaillies à coups de pierres par des malfaiteurs, et plusieurs personnes ont été blessées.

— Hier soir, vers cinq heures, des agents de police ont arrêté en flagrant délit deux voleurs qui s'étaient introduits, à l'aide d'effraction, dans un logement dépendant d'une maison rue Jean-Pain-Mollet. Ces malfaiteurs ont été conduits au poste du Châtelet, et de là à la préfecture de police.

— Avant peu le public pourra jouir du jardin délicieux que Musard fait préparer en ce moment. En attendant la vogue ne discontinuera pas. Les toilettes les plus élégantes se montrent chaque soir aux concerts de la rue Vivienne. Vendredi, on entendra, pour la première fois, M. Paris, l'inventeur du nouvel instrument l'harmoniphon, et les solistes les plus distingués.

— L'explosion d'une mine a récemment donné la mort à un ouvrier de la commune d'Arpajon (Cantal), et réduit à l'indigence la famille de ce malheureux.

— On écrit de Londres que le théâtre de Cheltenham a été consumé par un incendie. L'alarme a été donnée par des personnes qui revenaient d'un bal. Le feu avait déjà fait de grands progrès ; on s'aperçut bientôt qu'il devenait impossible d'arracher le bâtiment aux flammes, qui s'élevaient à une hauteur prodigieuse. Deux ou trois maisons voisines du théâtre ont été brûlées ; les petits marchands qui les occupaient n'étaient point assurés. Le théâtre de Cheltenham avait été bâti en 1803. On attribue ce sinistre au gaz qui s'est échappé. La perte est évaluée à 5,000 liv. sterl.

— Au moment où il s'est opéré un changement presque complet dans les places occupées par les députés, c'est une chose curieuse à consulter que le plan figuratif de la chambre, publié par MM. les huissiers.

LES RUES DE PARIS. — Il se fait depuis quelque temps dans les rues de Paris un changement de noms auquel l'on attache peu d'intérêt et qui tend à effacer complètement l'ancienne ville sous la nouvelle.

La rue de la *Mortellerie*, ainsi appelée d'une épidémie qui fit de grands ravages dans ses maisons humides, peu aérées et malsaines, a changé son nom contre celui de rue de l'Hôtel-de-Ville. Cette nouvelle dénomination est plus agréable et plus saine que l'ancienne, mais beaucoup moins pittoresque. Les rues adjacentes ont suivi le même exemple. La rue du Long-Pont, où a demeuré Voltaire avant d'être célèbre et où il a commencé sa fortune dans le commerce des sucrés, vient également de se débaptiser, pour prendre le nom de Jacques de Brosse.

La rue de l'Orme-Saint-Gervais, ainsi nommée d'un gros orme touffu sous lequel les femmes du quartier venaient jadis prendre l'ombre et bavarder, a également abjuré ses souvenirs. On l'appelle, depuis quelques jours, la rue François Miron.

Ce mouvement ne s'arrête pas d'ailleurs au quartier de l'Hôtel-de-Ville, il atteint presque tout Paris et se termine surtout autour du Jardin-des-Plantes. La rue de Seine-Saint-Victor, si célèbre par les querelles de l'ancienne abbaye de ce nom avec le parlement, au sujet des terrains qu'elle prétendait lui appartenir et dont on voulait la dépouiller en faveur du Jardin-des-Plantes, s'appelle aujourd'hui rue Cuvier.

Qu'on attache aux rues les noms de savants illustres, de grands poètes ou d'hommes publics, c'est fort bien ; mais nous voudrions que l'on fût sobre

— Venez tous, venez voir le spectacle qui se passe dans l'avenue de Newstead ! s'écria-t-il. Et prenant lui-même la bride du cheval qui montait sa femme, il arriva le premier avec elle devant le convoi.

Des constables et des hérauts d'armes marchaient en avant : un cheval de bataille venait ensuite ; deux pages vêtus de noir conduisaient le noble animal, monté par un cavalier qui portait, à demi-renversée une couronne de pair d'Angleterre. Après quoi, on voyait s'avancer lentement le cercueil recouvert d'un poêle de velours, armoiré à l'écu de la famille du défunt.

A la vue de ces armoiries, lady Caroline Lamb jeta un cri perçant, tomba sans connaissance, et ne revint à la vie que pour donner des signes de démente. On la transporta mourante dans le château de son mari, qui ne devina même pas la cause d'une émotion si fatale, tandis que l'infortunée, dans son délire, appelait à grands cris :

— Georges ! Georges ! mon Georges !

Huit jours après, celle que lord Byron avait aimée et trahie, alla le rejoindre dans le ciel.

S. Henry BERTHOUD.

Académie de l'Industrie. — Bulletin mensuel.

L'Allemagne continue avec une grande persévérance ses expériences sur la méthode indiquée par M. Schutzenbach pour extraire le sucre des betteraves ; ainsi l'on voit par les rapports officiels transmis à l'Académie de l'Industrie que la commission nommée par le gouvernement Wurtembergeois s'est assurée que 400 kilogrammes de betteraves fraîches découpées et séchées à une température de 60 à 70 degrés réamur rendent 16 kilos ou 1/16 de betteraves desséchées. Lesquels 16 kilos de racines desséchées produisent 44 kilos de sucre bon à mettre en formes, mais se réduisant après l'épouillage à 7 ou 8 kilos de sucre brut en grains cristallins. Cette commission avance comme en ayant eu les preuves que pour dessécher les betteraves, il ne faut pas plus de combustible que pour l'évaporation du jus des betteraves fraîches par la méthode française, que ces jus de betteraves desséchées sont beaucoup plus purs, que les manipulations pour leur extraction sont plus simples et n'exigent pas les appareils dispendieux de la méthode française et qu'elles donnent moins de pertes ou qu'elles sont par conséquent plus économiques.

de ces changements qui, en un temps donné, enlèveraient au vieux Paris toute sa physionomie et ses souvenirs.

Il y a des noms de rues qui ne pourraient se remplacer sans dommage, comme ceux de la rue du Puits-qui-parle, de la femme-sans-Tête, des Mauvaises-Paroles, et bien d'autres qui ont toutes une origine. L'antiquaire le sait et se réjouit en y songeant. Pourquoi lui ôter cette satisfaction ?

L'on perçoit chaque jour, à Paris, des rues nouvelles ; c'est à celles-là que devraient naturellement s'appliquer les nouveaux noms. L'on aurait de la sorte deux villes à Paris, toutes deux sœurs et amies, représentant à la fois le passé et le présent.

Autrement l'on rompt l'harmonie des quartiers ; le nom de Cuvier jure à côté de celui de la rue Saint-Victor ; or, une ville est un livre dont chaque rue forme une page. Ajoutons de nouveaux feuillets au livre, mais n'effaçons pas les anciens.

CHRONIQUE DES COURSES. — Demain jeudi, le Champ-de-Mars s'ouvrira encore à l'élégance parisienne. Les courses de la Société d'encouragement continueront ; en voici le programme :

Trois prix seront disputés :

Le prix du Cadran. — 5,000 francs pour chevaux entiers et jumens de quatre ans et au-dessus ; un tour un quart environ, depuis le dernier tournant de l'École-Militaire, en partie liée.

Le prix d'Iéna. — 1,200 francs pour chevaux entiers et jumens de tout âge ; un tour. Le gagnant pourra être réclamé pour 2,000 francs.

Le prix des Pavillons. — 5,000 francs pour chevaux entiers et jumens de tout âge ; deux tours en partie liée.

Cinq chevaux sont inscrits pour le prix du Cadran, ce sont :

Lydia et Royal-George, à lord Seymour. Le succès de ces deux élèves de Sablonville, aux courses de l'an dernier et de 1837, nous assurent de leur mérite. Lydia est heureusement remise de l'indisposition trop grave qui l'empêcha de courir aux courses du gouvernement de l'automne dernier.

Woodnymph, à M. Fasquel ;

Nautilus, et Margarita, à M. le comte de Cambis.

Margarita aura à soutenir la réputation que lui ont faite les courses de dimanche, et Nautilus ajoutera peut-être une seconde couronne à celle qu'il a conquise l'an dernier à Versailles, sur la Flanquée.

Deux chevaux seulement sont engagés dans le prix d'Iéna, ce sont :

Royal-George, à lord Seymour ;

Et Dolorosa, à M. de Cambis.

Cette jumaine, qui n'a pas encore couru cette année, est arrivée troisième l'an dernier à Chantilly, dans le prix du Jockey-Club, contre Vendredi et Margarita, et seconde sur Leucogée, dans le prix de l'Administration des Haras, à Versailles. Elle luttera noblement contre Royal-George.

Le prix des Pavillons étant en partie liée, ne sera couru que par deux chevaux, quoique six aient été inscrits, mais seulement par deux propriétaires ; c'était :

Fortunatus, Vendredi et Britannia, à lord Seymour ;

Margarita, Nautilus et Francesca, à M. de Cambis.

Nous ne savons pas quels sont les chevaux qui doivent partir ; espérons que d'un côté ce sera Britannia, poalche de trois ans, par Cadlaud et Ténérisse, qui n'a pas encore couru ; et que de l'autre Margarita et Francesca lui disputeront la victoire : s'il en était ainsi, la course serait des plus attrayantes.

Enfin à ces trois prix viendra s'ajouter une course particulière, dont le prix est un riche pignard donné par M. Daunisset, pour chevaux entiers, hongres et jumens de tout âge et de tout pays ; un tour un quart.

Sont inscrits :

Océ, à M. de Pontalba ;

Mendicant, à M. le comte d'Hédouville ;

Stella, à M. le comte de Cambis ;

Despair, à M. Edwards.

La course n'aurait pas lieu, si deux chevaux au moins ne partaient ; mais cette fois, les quatre chevaux inscrits courront sans nul doute. Stella, qui avant-hier nous a montré toute sa vigueur, aura à lutter contre de terribles athlètes. Despair et Mendicant lui disputeront vivement la victoire. Entre ces deux derniers, une revanche de la poule d'avant-hier reste à prendre.

Tribunaux.

La cour royale, 1^{re} chambre, a éternité, dans son audience de ce jour, les lettres-patentes accordées à André Savariu, soldat au 5^e régiment de hussards, condamné à mort pour vol de fait envers son supérieur, et qui commuait sa peine en celle de cinq années de bûchet.

— MM. Baudelocque et Thierry, docteurs en médecine, étaient cités aujourd'hui en police correctionnelle, pour infraction aux lois et règlements sur les inhumations. La prévention leur reproche d'avoir procédé à l'autopsie d'un cadavre avant d'en avoir obtenu l'autorisation administrative, et aussi avant la constatation du décès par le médecin de l'état civil. Le tribunal, après avoir entendu les explications des deux médecins, explications qui paraissent devoir atténuer singulièrement la contravention qui leur est reprochée, a, sur la demande de M. l'avocat du roi, remis la cause à huitaine.

— La juridiction des juges de paix est surtout, d'après le vœu de la loi, une voie de rapprochement et de conciliation. A la dernière audience de la justice de paix du 7^e arrondissement, quatorze affaires devaient être plaidées. M. Trouillebert, juge de paix, est parvenu à concilier ces affaires à l'audience même, et elles ont toutes été rayées du rôle.

— Depuis la nouvelle loi qui étend la juridiction et la compétence des juges de paix, aucun de ces magistrats, à Paris, ne permet de citer un justiciable qu'autant qu'il a été préalablement appelé en conciliation et sans frais devant lui. Toutefois, des abus se faisaient journellement remarquer : des individus se présentaient au nom du créancier pour demander une lettre que le magistrat adressait au débiteur ; mais souvent cet avertissement res-

Dans une communication venue également de l'étranger, l'on a vu que les moyens destinés au service de l'artillerie dans le Wurtemberg, doivent rester immergés dans l'eau un nombre d'années égal à celui du nombre de pouces que présente le diamètre de celui de leurs bouts qui doit faire face à l'intérieur du train. Il paraît que cette préparation augmente beaucoup leur bonne qualité et offre cet avantage qu'après leur assemblage plus les moyens se dessèchent, plus ils retiennent solidement les rais et empêchent ainsi les jantes de pouvoir jouer.

Après avoir démontré que pour empêcher les rails de jouer dans l'échancrure des coussinets et de changer ainsi la largeur de la voie, ce qui peut exposer les locomotives à des accidents et causer des mouvements latéraux et des trépidations qui mettent promptement le chemin hors de service, on y maintient maintenant ces rails dans une position invariable au moyen de coins en bois de sapin que l'on chasse avec force dans l'espace qui reste entre la barre et l'une des parois intérieures du coussinet ; mais ces coins quoique parfaitement desséchés tendent toujours à se retirer, ce qui exige des canonniers continuellement occupés à les repousser, travail d'autant plus coûteux qu'il est renouvelé à chaque instant. Cette société livre à la publicité une autre communication qui nous apprend que pour éviter ces inconvénients, les Anglais ont reconnu par suite de l'expérience qu'il fallait exposer d'abord les bois de sapin destinés à fabriquer les coins dans des caisses où l'on injecte de la vapeur d'eau, faire ensuite pénétrer dans le tissu de ce bois de l'huile qu'on fait arriver dans les caisses. Puis, ces bois ainsi imprégnés d'un liquide conservateur quelconque sont passés à des filières qui leur font subir les quatre faces une très forte pression, et alors avec ces bois chimiquement préparés et refoulés, on façonne des coins qui ne tendent plus qu'à reprendre leur premier volume, et de cet effort, il résulte des deux côtés du coussinet des bourrelets dont la saillie est assez grande pour empêcher ces coins de s'échapper. Aussi, toutes les compagnies en Angleterre s'empressent-elles d'adopter ce moyen économique d'une nouvelle garantie de sécurité.

Ce système qui est la contrepartie de celui employé dans le Wurtemberg pour préparer les moyens des roues est également suivi depuis quelque temps en Angleterre par M. Wickstead pour lier entre eux les tuyaux de conduite ; car il introduit entre le tuyau mâle et le tuyau femelle des coins de bois bien desséchés, puis garnis d'étoupe. Il en est résulté un mode d'assemblage des plus solides et beaucoup plus économique que ceux en plomb. Déjà il a pour lui une expérience de cinq années ; en effet, depuis cette époque, il a été établi à Londres, toujours avec

taut aux mains de l'homme d'affaires qui se présentait seul au jour indiqué pour solliciter la permission d'assigner.

Pour prévenir le retour de pareils abus, la plupart de MM. les juges de paix, sur l'initiative de M. Marchand, l'un d'eux, ont décidé que les lettres d'avertissement préalable ne seraient remises qu'aux parties elles-mêmes ou à ceux qui justifieraient d'un mandat régulier.

VARIÉTÉS.

EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE DE 1839.

V.

Fils et tissus de coton.

De toutes nos industries, celle des tissus est, sans contredit, la plus considérable, tant par le nombre des ouvriers qu'elle emploie que par la valeur des matières qu'elle met en œuvre. Ses progrès, depuis trente ans, ont été prodigieux, et le perfectionnement graduel des machines, surtout des métiers à filer et à tisser, a principalement contribué à ce développement. Les localités où l'industrie cotonnière s'est le plus complètement naturalisée, sont l'Alsace, la Seine-Inférieure, Troyes, Saint-Quentin, Paris et ses environs. La consommation des cotons en laine a été, en 1837, de 44 millions de kilogr., qui représentent une valeur officielle de 76 millions de francs. En 1820, cette consommation n'était que de 20 millions de kilogrammes, elle s'est par conséquent plus que doublée dans l'espace de dix-huit ans. Ce sont les États-Unis qui nous fournissent la plus grande quantité de cotons en laine ; nous n'en tirons que de faibles quantités de la Turquie, de l'Égypte et du Brésil.

On fabrique environ 50 millions de kilogrammes de fil par an. Quatre millions de broches à peu près concourent à cette fabrication qui représente en totalité une valeur de deux cent millions de francs. C'est l'Alsace principalement et puis la Seine-Inférieure qui filent les numéros élevés employés à la fabrication des percales, calicos et toiles peintes. L'exposition de cette année n'offre que peu de ces produits, et à l'exception de cinq ou six maisons du département du Haut-Rhin, nous n'avons point remarqué d'échantillons de cotons filés. En tête de ces maisons se trouve depuis long-temps celle de M. Nicolas Schlumberger, qui filait déjà il y a plus de vingt ans le numéro 150 et qui expose aujourd'hui une série de fils, ne s'arrêtant qu'au numéro 300. C'est aussi à cette maison qu'on doit les premiers essais de filature de lin en Alsace. Après la filature de M. Schlumberger qu'il faut placer hors ligne pour tout ce qui tient aux numéros élevés, vient le vaste établissement de M. Jacques Hartman de Münster. Il n'existe point en France de fabrique qui soit établie sur de pareilles dimensions, et elle rivalise avec les plus belles usines anglaises. Malheureusement l'industrie déplore la perte récente de M. Jacques Hartman qui a fondé ce bel établissement il y a environ vingt ans. A Mulhouse, c'est la maison Nacquey qui livre le plus de fils à la consommation ; près de cent mille broches y sont constamment en activité. Viennent ensuite MM. Kœchlin-Dollfus et frères qui ont exposé des cotons en bobines et échevettes de chaîne, et en cannette de trame. MM. Dollfus-Mieg en offrent autant en trame et chaîne de Louisiane, d'Alger, de Géorgie et longue soie.

Les droits à l'entrée sur les fils étrangers ont donné lieu à de longues et sérieuses discussions, et le débat n'est pas encore terminé ; ce qu'il y a de certain, c'est que M. Nicolas Schlumberger peut rivaliser avec les fabricants anglais les plus habiles ; il résulte d'ailleurs de calculs assez concluants, faits il y a quelques années par un habile manufacturier, M. Nicolas Kœchlin, que nous possédons tous les éléments nécessaires pour entrer en lice avec nos voisins. Les fils exposés cette année semblent corroborer cette assertion, et il faut espérer que les numéros élevés pourront graduellement renoncer à cette protection si fâcheuse pour certains genres de tissus et si éminemment favorable à l'alimentation de la contrebande et d'une contrebande établie sur une grande échelle.

L'industrie des toiles peintes n'a pas fait de grands progrès depuis 1834, époque de la dernière exposition. Il y a peu de procédés nouveaux et quelques perfectionnements de détails seulement dans la fabrication de cette innombrable variété de tissus et de dessins. Il y a cependant partout beaucoup de goût, et les impressions sont faites avec une remarquable précision. Il serait difficile de mettre ici en relief le mérite de chacune des fabriques qui ont livré leurs produits à l'exposition. Les nuances sont en général peu tranchées, et par exemple dans une industrie nouvellement introduite en Alsace, celle des impressions sur tissus de laine (mousselines de laine) on ne trouve d'une fabrique à l'autre que de légères différences.

La maison Dollfus-Mieg de Mulhouse occupe un rang très élevé, et elle jouit d'une supériorité incontestable sous plus d'un rapport ; la masse de ses affaires est prodigieuse, et elle a en quelque sorte la

succès, plus de 58 kilomètres de tuyaux de conduite assemblés avec des coins de bois. Quant à l'économie l'on peut en juger par ce fait : l'assemblage du kilomètre de tuyaux de conduite d'un diamètre de 73 millimètres à 30 centimètres a coûté 390 fr. avec des coins de bois, tandis qu'il est revenu à 1154 fr. au moyen du mastic rouge ou ferrugineux et à 1,800 fr. au moyen des soudures en plomb.

Malgré tous nos efforts, depuis quelques années, pour donner en France à nos habitations un précieux confort, nous ne pouvons dans l'hiver empêcher l'air glacé de s'introduire dans nos appartements à travers les fentes nombreuses que présentent les portes et les fenêtres toujours assez mal jointes, et d'y établir des courants dont l'impression désagréable est souvent dangereuse. Aussi, d'après un rapport lu par M. Léopold Malepeyre, c'est pour obtenir la clôture hermétique de toute ouverture que M. Guillon et Humbert ont imaginé un nouveau système de portes, où les feuillures ordinaires sont remplacées par des noix et doubles noix, ou par diverses autres espèces d'emboîtement.

Dans une autre séance, le même a lu un rapport sur les calorifères et les fourneaux pour machines à vapeur de M. Cerbeland. Dans les premiers, l'inventeur s'est appliqué à ne point sacrifier la salubrité au désir d'élever économiquement la chaleur des appartements, et dans la construction des seconds, il a fait usage d'un système beaucoup plus économique que celui appliqué par les simples ouvriers qui se livrent à Paris à ce genre de construction ; ainsi la machine à vapeur de la gare de Saint-Ouen, qui consommait 4 hectolitres 1/2 de houille par heure, n'en consomme plus aujourd'hui, avec son nouveau fourneau, que 5 hectolitres et demi, ce qui donne une économie de 50 francs par journée de douze heures.

Pour remplacer les moyens chronométriques, connus jusqu'à ce jour pour essayer les chlorures, M. Duflos a proposé d'adopter une solution de sulfocyanure de fer, composé dont l'intensité de couleur est proportionnelle à sa faculté d'absorber du chlore, et qui lorsqu'il a perdu par cette absorption toute sa nuance, a été transformé en oxyde et le soufre en acide sulfurique.

Dans le comité d'agriculture, on a fait la proposition d'essayer, à l'imitation du célèbre agronome Scheverz, de fabriquer les aires dans les constructions rurales avec un béton composé de chaux hydraulique et de mâchefer concassé. Déjà, nous le savons, de pareilles aires existent dans diverses contrées où la chaux hydraulique est commune, et nous avons vu en effet de très bons résultats obtenus par l'application d'un procédé analogue.

P. Moy. 330 255 K. 55 K. 22 K.

LILLE, 5 mai.

Huile de colza (l'hect.)... 73 » » »
d° lin... 74 » » »
d° œillette... 75 » » »
d° bon goût... 81 » » »
d° soufrée... 85 » » »
d° chanvre... 81 » » »
d° cameline... 74 50 » »
d° épurée pour quin-
quets... 78 » » »
Suif fondu du pays, les 50 k., 59 » » »
Voiture pour Paris, 4 r. 0.

TRIBUNAL DE COMMERCE DE LA SEINE

—

DÉCLARATIONS DE FAILLITES.

Du vendredi 3 mai. — Faillites de la
demoiselle Berger, boulangère syndicat,
2 h. — Bouille, md de vins, syndicat, 2 h.
— Schenker, md de couleurs, peintre,
syndicat, 2 h.

L'un des gérans : R. Routmy.

PARIS. — Imprimerie de RÉBUNÉ ET FLOU-
RY, rue de Valenciennes, 10.